

Images de l'Italie dans la Revue du mois (1906-1920)

Antonin Durand – Laurent Mazliak

Cinquième rencontre franco-italienne d'histoire des mathématiques : France et Italie dans la presse mathématique des XIXe et XXe siècles

Université de Lille 1'Université d'Artois

23 juin 2012

Introduction

Merci aux organisateurs de leur invitation. Avant de rentrer dans le vif du sujet de notre présentation avec Antonin, il me faut prendre quelques secondes pour expliquer comment elle s'insère dans le thème du colloque. En effet, nous allons vous parler d'une revue qui n'est pas une revue de mathématiques, et pour laquelle la question italienne ne paraît pas, à première vue, jouer un rôle particulier. A cela, deux observations : d'abord, bien entendu, c'est que si la Revue du Mois n'est pas un journal de mathématiques, c'est un journal fondé, dirigé, orienté par un mathématicien, ce qui ne va pas sans peser sur la ligne éditoriale. Ensuite, c'est qu'on repère dans le corpus une singulière présence italienne sur les raisons de laquelle une enquête paraît tout à fait justifiée.

I. La relation Borel-Volterra et la création de la Revue du mois

1. création de la Revue du mois

« Mon mari rentre, pose sur la table sa vieille serviette de cuir noir fatiguée et me dit : "Je viens de recevoir le prix Petit-d'Ormy" »

Décerné par l'Académie des sciences pour des travaux de haute valeur, ce prix est de 10 000 francs (ce qui équivaut à deux millions de nos anciens francs). [...]

"Que ferons-nous de cet argent ?" [...]

Emile Borel me dit : "Veux-tu que nous réalisons l'un de tes rêves ?" »

C'est ainsi que Camille Marbo raconte elle-même dans son livre de souvenirs paru en 1968 la fondation de la Revue du Mois. Le premier numéro de la Revue du Mois parut moins d'un an après cette scène, en janvier 1906. L'implication du couple Borel dans cette nouvelle parution allait en fait bien au-delà d'un cadeau conjugal. C'était pour Borel un pas décisif vers l'implication dans la vie intellectuelle française au-delà du cercle des mathématiques. Le prix Petit-d'Ormy, créé en 1875 pour récompenser l'ensemble d'une œuvre scientifique, ne fut décerné officiellement à Borel que lors de la séance hebdomadaire du 1er décembre 1905. La commission qui était chargée de l'attribution du prix était composée de proches de Borel, à commencer par son beau-père Paul Appel, le père de Marguerite, Emile Picard, oncle par alliance de cette dernière et des amis de longue date comme Paul Painlevé. Outre ces personnalités du cercle des intimes de Borel, les autres membres sont souvent liés de manière plus ou moins étroite avec le salon des Appel, où Borel avait ses entrées dès avant son mariage avec la fille de la maison : Camille Jordan, Gaston Darboux, Georges Humbert, et Henri Poincaré, qui en était le rapporteur.

Si l'on observe plus finement la chronologie et l'enchaînement qui a mené de l'attribution du

prix Petit d'Ormo y à Borel à la création de la Revue du Mois, on ne peut manquer d'être frappé par la grande réactivité de Borel. C'est au cours de la séance du 1er mai 1905 que la commission chargée de l'attribution du prix fut nommée, et comme nous l'avons vu, l'attribution du prix à Borel ne fut rendue publique qu'en décembre. Or, dès le 2 juin 1905, Borel fit part à Volterra de son intention de fonder une nouvelle revue, et lui envoya d'ores et déjà une circulaire qui présentait les grandes lignes du projet. Lorsqu'on connaît les liens qui unissaient Borel à plusieurs membres de la commission, il n'est pas impossible qu'il ait connu l'attribution du prix avant sa publication, mais il faut tout de même admettre comme étonnant qu'en l'espace d'un mois, la commission se soit réunie, ait fait son choix, en ait informé Borel, que celui-ci ait pris sa décision et mis en forme le projet. Une telle célérité tendrait à confirmer Camille Marbo dans sa version d'un vieux rêve devenu réalité. Mais elle peut aussi conduire à émettre un doute sur la causalité directe entre le Prix Petit-d'Ormo y et la Revue du Mois, en plaidant pour une naissance moins fortuite, et pour un projet dont la maturation avait commencé bien avant l'attribution du prix.

L'ambition de la nouvelle revue est affichée dans un court texte qui accompagne le premier numéro :

Le nombre et l'importance des questions qui peuvent être traitées par la méthode scientifique s'accroissent chaque jour. Il nous a semblé qu'on pouvait concevoir une publication dont cette méthode serait le principe, publication n'ayant rien de spécialement technique et prenant comme but essentiel de contribuer au développement des idées générales par l'exposition et l'étude critique des progrès réalisés dans la connaissance des faits et des mouvements d'idées qui en sont la conséquence. La Revue du Mois tente d'être cette publication.

Si les articles appelés à être publiés dans la nouvelle revue devaient être traités « par la méthode scientifique », si les opinions présentées devaient être « à base scientifique », un coup d'œil au sommaire des premiers numéros de la revue suffit à se convaincre de l'ambition généraliste de cette revue qui traitait aussi bien de littérature que de relations internationales. Pour Borel, il s'agissait de donner une forme concrète à un élargissement de ses domaines de réflexion et à un engagement de plus en plus marqué dans la vie publique.

L'examen attentif de la collection révèle aussi clairement un singulier tropisme italien sur lequel nous allons longuement revenir, et qui ne semble approché en quantité dans la Revue par aucune autre nationalité. Il se traduit aussi bien par le nombre non négligeable d'auteurs italiens qu'on trouve, que par les sujets traités, qui concernent notamment les lettres, l'histoire et la philosophie italiennes. Camille Marbo témoigne dans ses mémoires d'un attachement à l'Italie qui transparaît clairement dans le choix qu'elle fait de mettre en avant ce pays dans ses chroniques notamment littéraires. Les origines corses du secrétaire de rédaction Antoine Bianconi, collaborateur de la première heure jusqu'à sa disparition tragique pendant la Première Guerre mondiale et dont la fonction selon un témoignage de Marcel Mauss l'amenait à scruter l'actualité, ont elles aussi pu contribuer à alimenter les chroniques. Mais, comme nous allons le voir, des éléments bien plus solides intervinrent en faveur de l'Italie.

2. Le rôle des réseaux

A peine prise la décision de fonder la Revue du Mois, Borel a conscience que pour exister son journal a besoin d'une alimentation soutenue en articles.

Le salon des Appel, ses connaissances de l'Ecole Normale où il enseigne depuis quelques

années, lui donnent un large accès au milieu académique français. Il mène alors une campagne très active en envoyant à des centaines de correspondants une circulaire programmatique présentant les ambitions du projet, ses contours et un appel à contribution. De cette période bouillonnante ont été conservées de nombreuses lettres dans le fonds Borel de l'Académie des Sciences. Elargir les contributions à des auteurs étrangers ne serait pas pour déplaire à Borel. Une telle visée recoupe à la fois la valeur universelle du programme de la revue et la volonté d'avoir des informateurs de première main pour parler de sujets concernant d'autres pays que la France (en littérature, en art bien sûr mais aussi dans l'analyse comparative des systèmes politiques, éducatifs etc...)

Depuis le début de sa vie professionnelle, une dizaine d'années auparavant, Borel a progressivement tissé un réseau international en s'appuyant sur deux importants événements institutionnels : le congrès international fondateur de 1897 à Zurich et surtout le congrès de 1900 à Paris dans l'organisation duquel il joue un rôle non négligeable.

3. Volterra : relation privilégiée

De toutes les relations nouées avec des savants étrangers à cette époque, il apparaît rapidement que c'est avec Vito Volterra, rencontré au Congrès de Zurich, que Borel a les affinités les plus manifestes. La possession d'à peu près l'ensemble des centaines de lettres échangées entre les deux hommes jusqu'à la fin des années 1930 et conservées dans les archives Volterra à l'Accademia dei Lincei permet de constater que le ton devient vite personnel, voire intime. La première lettre de Borel donne le ton de ses espoirs:

Si les relations personnelles qui se sont nouées à Zurich devaient s'éteindre pendant trois ans ou plus, le plus grand et le plus agréable des avantages des Congrès serait perdu. Mais je compte bien qu'il n'en sera pas ainsi pour nous. (Borel à Volterra, 14 novembre 1897)

Dès la mise en place d'échanges réguliers, les lettres font allusion au contexte politique intérieur et extérieur des deux pays. On note ainsi des commentaires sur l'Affaire Dreyfus, sur la mort de Cavalotti, fondateur historique du radicalisme italien, sur la chute du gouvernement Crispi très hostile à la France. En dehors de ces considérations générales, le jeune Borel, qui n'occupe encore aucune fonction officielle mais qui sait se montrer disponible notamment pour la préparation du congrès de Paris, semble déjà très intéressé à jouer un rôle institutionnel. Dès les premières lettres à Volterra (qui est à Turin), il suggère à ce dernier que se mette en place l'échange systématique des bulletins de la Société Mathématique de France avec les actes de l'Académie de Turin. Cela se réalisera effectivement au bout de quelques mois d'acharnement bureaucratique. Les mathématiques sont bien entendu présentes dans la correspondance, mais surtout à son commencement. Cela est probablement en partie dû au fait que Borel, qui est alors plongé dans ses travaux de théorie des fonctions, se trouve plus en phase avec des travaux plus anciens de Volterra (ceux touchant à l'intégration notamment) qu'avec les études sur les fonctions de ligne inspirées par la mécanique qui occupent le mathématicien italien à ce moment. Par contre, on sent de plus en plus s'installer un dialogue entre des acteurs dont l'importance dans vie institutionnelle de la scène scientifique de leurs pays respectifs va croissante.

4. Premier article : prolusione

Tout naturellement, Borel a contacté Volterra dès juin 1905 pour lui parler de son projet de revue et lui proposer d'écrire un article. Il reste très ouvert quant au sujet, suggérant comme exemple l'écriture d'un texte sur l'enseignement en Italie. Volterra, en réponse, fait une proposition assez différente : traduire la Prolusione qu'il a présentée à l'Université de Rome en 1901 sur les interventions de la modélisation mathématique en biologie et en économie. Dans un article paru l'an dernier dans *Centaurus*, nous avons fait avec Antonin une analyse du rôle que ce texte avait joué dans l'évolution des mathématiques boréliennes, et je n'insisterai pas ici sur ce point.

Borel en tout cas accepte immédiatement la proposition et il demande à son étudiant normalien Ludovic Zoretti, autre figure de son réseau à la parentèle italienne, de le traduire, pour assez vite décider de lui accorder la place hautement symbolique de premier texte publié dans la *Revue du Mois* en janvier 1906. Plusieurs raisons peuvent être évoquées pour expliquer ce choix : le texte illustre à merveille la méthode scientifique que Borel veut promouvoir; il est centré sur les mathématiques dans leurs rapports avec des domaines d'application nouveaux (évoquant notamment le calcul des probabilités au moment où Borel commence à s'y intéresser); il est écrit par un célèbre mathématicien non français, mais aussi non allemand ce qui ne gêne rien et souligne la nouveauté de l'Italie comme troisième puissance mathématique du continent européen.

De nombreux échanges eurent lieu entre août et novembre 1905 pour aboutir à une traduction satisfaisante : Volterra s'est visiblement intéressé d'assez près à l'entreprise, afin d'obtenir un texte qui le satisfasse. Lebesgue, qui n'épargna pas par la suite ses critiques envers l'inverstissement borélien dans la *Revue du Mois*, en jugea pourtant la pertinence discutable :

Je crois que c'est une maladresse d'avoir débuté par l'article de Volterra. Je ne méconnais pas que cet article ne contienne des choses très bien, peut-être est-il tout entier très bien, seulement, et je fais d'autant plus volontiers ce reproche que j'ai souvent conscience de le mériter, Volterra parle de beaucoup de choses en les supposant connues du lecteur, ce qui peut-être est exagéré. J'ai peur que, alors que les articles du n° 1 devraient permettre à chacun de voir si la revue est faite pour lui, l'article de Volterra ait conduit trop de gens à se dire que la revue n'était pas faite pour eux. Et puis l'article de Volterra est une traduction et, malgré l'adresse de Zoretti, cela se sent et pourra choquer certaines gens pour lesquelles, cependant, la revue est faite

Plus important pour nous, la publication semble avoir fini de convaincre Volterra de l'intérêt de l'entreprise de Borel. Dès l'imprimatur donné pour son propre texte, il décida de s'investir pour aider Borel à diffuser la *Revue du Mois* en Italie et, encore plus, à obtenir des contributions de personnalités italiennes. Plusieurs lettres de la fin 1905 et début 1906 témoignent de l'activité de Volterra en ce sens. Le 19 novembre 1905 par exemple, en même temps qu'il renvoie les épreuves de son article, il mentionne à Borel dans une longue missive de huit pages une cascade de noms de collaborateurs possibles dont Vailati, Cannizzaro, Luzzati... Sous la houlette de Volterra, se mit ainsi en place un canal de communication entre des intellectuels italiens et la revue de Borel.

II. Les ambassadeurs de l'Italie dans la *Revue du mois*

Si Volterra joue un rôle pivot dans la constitution d'un réseau de collaborateur de la *Revue du mois* en Italie, ce réseau emprunte également d'autres circuits pour faire de l'Italie un des pays les mieux représentés dans la Revue, et mettre les Italiens dans une position particulièrement forte dans la rédaction. Parmi les plus proches collaborateurs de Borel au sein de la revue, plusieurs ont des liens directs avec la péninsule qui peuvent expliquer ce tropisme.

Les acteurs de l'écriture de l'Italie dans la *Revue du mois* sont issus de différents réseaux que Borel a activés pour trouver des collaborateurs :

1. *Le réseau Volterra*

Le premier, on l'a déjà vu, est directement lié à la personne de Vito Volterra, et à son activisme pour faire intervenir des Italiens dans la rédaction de la revue. Ce réseau a plusieurs caractéristiques :

- Il est composé essentiellement de scientifiques italiens, et d'abord de mathématiciens :
 - **Volterra** lui-même propose pas moins de quatre articles complets, ainsi qu'une chronique au cours de la vie de la revue sur des sujets touchants aux mathématiques. Après l'article d'ouverture sur les applications des mathématiques aux sciences sociales, Volterra produit encore deux articles en 1912, l'un sur « L'évolution des idées fondamentales du calcul infinitésimal » et l'autre, dans la livraison du 10 mai 1912, sur « l'application du calcul des probabilités aux phénomènes d'Hérédité ». Enfin, dans la livraison du 10 février 1913, Volterra présente un hommage à l'œuvre mathématique d'Henri Poincaré dans le cadre d'un dossier consacré au mathématicien au lendemain de sa mort.
 - **Giovanni Vailati**, ancien assistant de Volterra à l'Université de Turin qui écrit dans la livraison du 10 février 1907 un article sur « le mouvement philosophique contemporain en Italie », où il présente l'école pragmatique italienne et ses collaborateurs de la revue *Leonardo*.
 - **Federigo Enriques** qui publie une réponse à cet article, qui critique en particulier l'ambition de son titre et rappelle à Vailati que la philosophie italienne est plus diverse que son école. Puis Enriques publie un article original dans celle du 10 novembre 1908 sur « la valeur de la science ».
- Au-delà des mathématiciens, le réseau de Volterra a pour caractéristique de s'élargir à l'ensemble des scientifiques, du fait de la position dominante qu'il occupe dans les sciences italiennes. La création de la Société italienne pour le progrès des sciences (SIPS) témoigne de cette volonté du mathématicien de constituer un ensemble de chercheurs dans l'ensemble des sciences naturelles et humaines. Volterra se fait d'ailleurs lui-même le promoteur de cette démarche dans une chronique qu'il signe dans la *Revue du mois* dans la livraison du 10 juin 1907 qui reprend largement son discours prononcé la même année devant le congrès des naturalistes italiens où il propose la création de la SIPS. Le premier congrès de la SIPS fera d'ailleurs l'objet dans la Revue en 1908 d'un compte rendu de la part de Gian Alberto Blanc sous le titre « l'organisation de la science italienne ».
 - **Gian Alberto Blanc** (1879-1966), lui-même physicien et alors assistant de Pietro Blaserna à l'Université de Rome, est typique de cet élargissement disciplinaire rendu possible par l'activité de Volterra en Italie, et mis à

disposition de Borel grâce à une sollicitation assidue de tous ses contacts scientifiques en Italie pour écrire pour la revue.

- Dans cette catégorie, on compte également le géologue **Giuseppe Di Lorenzo** (1871-1957), auteur dans la livraison du 10 octobre 1906 d'un article sur « l'éruption du Vésuve et les volcans » qui vulgarise certains des résultats de son livre de géologie paru en 1904 sous le titre *Geologia e geografia fisica dell'Italia meridionale*.
- **Luigi De Marchi**, professeur de géologie à l'Université de Padoue, que Volterra connaît par l'Académie des Lincei et celle des XL dont ils sont membres tous deux, et qui écrit en 1908 dans le numéro du 10 août un article sous le titre « Qu'est-ce que la terre ».
- **Eugenio Rignano**, philosophe de formation scientifique qui propose cette même année un article à la *Revue du mois* sur « la valeur synthétique du transformisme ». Rignano est un proche d'Enriques (leur correspondance a été publiée en 2005 par Sandra Lingueri chez FrancoAngeli) avec qui il a fondé la *Rivista di Scienza* en 1907, rebaptisée *Scientia* en 1910 et dont Felix Alcan, qui est l'éditeur de la *Revue du mois* est le co-éditeur français aux côtés de Zanichelli en Italie. Rignano se signale par plusieurs ouvrages en philosophie des sciences biologiques, mais également sur le socialisme et son rapport au libéralisme, à la guerre et à la paix comme dans l'ouvrage de 1904 qui figure en illustration paru sous le titre : « un socialisme en harmonie avec la doctrine économique libérale ».

Borel lui-même écrit d'ailleurs en 1909 un article pour cette revue sur « le continu mathématique et le continu physique », contribuant à faire vivre un réseau franco-italien secondaire, mais non moins vivace.

- Ces auteurs italiens du réseau Volterra n'écrivent pas tous sur l'Italie, bien au contraire. Fondamentalement, c'est leur statut de scientifique qui est d'abord sollicité, indépendamment de leur nationalité. Ainsi Volterra lui-même, qu'on représente souvent comme un ambassadeur de la science italienne, n'écrit jamais sur l'Italie sauf dans le cadre de la brève chronique qu'il consacre à la naissance de la SIPS en 1906. Mais pour le reste, il s'exprime avec un statut de mathématicien ouvert sur les autres sciences indépendamment et laisse aux considérations nationales une place subliminale mais non sans importance. L'article de Giuseppe Di Lorenzo sur le Vésuve a certes pour cadre géographique l'Italie, mais il l'aborde là aussi avec un point de vue de scientifique qui dépasse son statut de régional du sujet. Seul Vailati assume clairement dans son article sur « le mouvement philosophique contemporain en Italie » une volonté de faire connaître en France les travaux de l'école italienne. Mais la réaction de Federigo Enriques dès le numéro suivant, qui lui rappelle sèchement que la philosophie italienne ne se limite pas aux travaux qu'il présente, illustre la réticence que peut provoquer ce type d'initiative et de présentation nationale d'une école de pensée :

« L'article de M. Vailati paru dans la dernière livraison de votre revue vient de causer en Italie un certain étonnement. C'est qu'on y parle du mouvement intellectuel dû à un tout petit groupe de jeunes gens, qui composent la rédaction du journal le *Leonardo*, comme représentatif de notre mouvement philosophique en général.

Permettez-moi de protester en tant qu'italien, j'exprime cette opinion d'autant plus volontiers que ce n'est pas au point de vue personnel que je puis me plaindre. »

S'il est indéniable, donc, que la forte présence d'auteurs italiens parmi les auteurs de la *Revue du mois*, donne une image assez flatteuse des scientifiques italiens, sans toutefois mettre en

avant leur nationalité, ce n'est finalement pas du côté du réseau de Volterra qu'il faut chercher les représentations les plus fortes de l'Italie elle-même. De ce point de vue, c'est du côté des italianistes français qu'il faut chercher les meilleurs ambassadeurs de la péninsule.

2. *Les italianistes de l'École normale*

Lorsqu'il lance la *Revue du mois*, en 1905, Borel n'est pas encore directeur adjoint de l'École normale supérieure ; il ne le deviendra qu'en 1910. Mais sa position à l'ENS lui a permis bien avant de tisser un réseau normalien suffisamment solide pour fournir l'essentiel des troupes de la *Revue du mois*. Dans cette école à la forte tradition italianiste, Borel a par exemple rencontré Ludovic Zoretti, français d'origine italienne dont le rôle d'ambassadeur se limite à la discrète mais stratégique fonction de traducteur du premier article de Volterra dont on a longuement parlé, et en particulier de son premier sur l'application des mathématiques dans les sciences biologiques et sociales.

Mais ce sont surtout ses rédacteurs que Borel va chercher dans ses relations de l'École normale, et l'Italie apparaît souvent sous la plume d'auteurs dont elle n'est pas la spécialité, mais qui la prennent comme terrain de leurs méthodes de recherche. Ainsi :

- **Pierre Denis**, qui publie dans la livraison du 10 juin 1908 un article sur les « Italiens de Tunisie », est un géographe normalien, fils de l'historien et spécialiste de l'Europe de l'Est Ernest Denis. Cet article est sa seule contribution sur l'Italie dans la *Revue*, et fait figure d'exception dans une carrière largement orientée vers l'Amérique du Sud à laquelle il consacre sa thèse en 1911.
- **Georges Renard**, auteur dans la livraison du 10 septembre 1908 d'un article sur « les corporations à Florence au XIII^e siècle », est également un normalien de la génération précédente. On ne sait pas directement par quel biais Borel et Renard sont entrés en contact, mais il doit certainement aux réseaux dreyfusards et socialistes dans lesquels les deux savants gravitent chacun – Georges Renard a été directeur de la *Revue socialiste* de 1894 à 1898. L'observation de la bibliographie antérieure de Georges Renard montre par ailleurs des affinités évidentes avec le projet intellectuel de la *Revue du mois* avec par exemple la publication en 1900 d'un cours délivré au Conservatoire des arts et métiers où il enseigne sur « La Méthode scientifique de l'histoire littéraire ».
- **Paul Van Tieghem** (1871 - 1948), également normalien de la promotion de 1892 (Borel est de celle de 1889, ils se sont donc côtoyés à l'École), est considéré comme le fondateur de la littérature comparée. C'est d'ailleurs par le biais de la littérature qu'il écrit sur l'Italie dans la *Revue du mois* en rédigeant dès 1906 des chroniques sur la littérature italienne, ainsi que plusieurs articles consacrés à différents auteurs contemporains, avec un premier article publié le 10 juin 1907, consacré au « surhomme dans les romans de Gabriele D'Annunzio », puis en 1910 avec un article sur « Carducci et la poésie nationale » et enfin sur Leopardi en 1911.
- **Félicien Challaye**, normalien de la promotion de 1894, agrégé de philosophie et professeur de lycée à Paris. Proche de Charles Péguy, c'est un dreyfusard militant, admirateur de Jaurès. Socialiste, membre de la Ligue des Droits de l'homme, il sera bouleversé par la Première Guerre mondiale, et fera partie des socialistes pacifistes qui rejoindront le maréchal Pétain. En 1910, il propose une chronique sur « La vie internationale : L'Église et l'État : les idées de M. Luzzati ». Paul Van Tieghem figure dans l'ours de la *Revue* comme spécialiste attiré de l'Italie.
- **Georges Bourgin**, (élève à l'École des Chartes, puis à l'École française de Rome, archiviste aux Archives nationales), mais bien inscrit dans les réseaux normaliens par

son frère Hubert Bourgin, un proche de Lucien Herr, le bibliothécaire de l'ENS, et avec qui il collabore partage les mêmes engagements politiques (au sein du mouvement socialiste) et préoccupations intellectuelles (Georges collabore aussi à *L'Année sociologique*, s'intéresse à l'histoire économique et à l'étude des courants d'idées). Bourgin n'écrit jamais d'article complet sur l'Italie dans la Revue, mais il se signale par plusieurs chroniques consacrées à des « questions italiennes », et en particulier une sur « les fermages collectifs en Italie » parue en 1914 ainsi qu'une autre sur laquelle on reviendra consacrée aux « sacrifices de l'Italie pendant la guerre » en 1921.

Le réseau normalien de Borel apparaît donc comme largement marqué par l'empreinte du socialisme et de l'Affaire Dreyfus, un constat qui vaut bien au-delà des seuls italianistes.

3. *Un réseau en constant élargissement*

Au-delà de ces deux réseaux fondateurs – réseau Volterra et réseau normalien –, le succès d'estime rencontré par la Revue, et sa diffusion parmi les élites françaises et italiennes permet de trouver des auteurs et des correspondants qui n'appartenaient pas au réseau initial. De plus, la stature académique acquise par Borel à la faveur de sa nomination comme directeur adjoint de l'École normale en fait une figure en vue du monde universitaire, et garnit d'autant son carnet d'adresse. Dès lors, on voit émerger quelques figures universitaires ou non au profil plus varié qui sont amenées à parler de l'Italie de façon plus ou moins directe. Souvent, néanmoins, on constate qu'il s'agit d'universitaires sans liens directs avec l'École normale, mais enseignant dans des établissements plus ou moins directement liés à l'ENS :

- **Jean Alazard** (1887-1960) : agrégé d'histoire et spécialiste d'histoire de l'art, qui a effectué son doctorat à l'Université de Rome, professeur à l'Institut français de Florence. Il rédige en 1916 un livre sur « l'Italie et le conflit européen », avant de partir pour l'Algérie où il devient le premier conservateur du Musée des Beaux arts d'Alger à partir de 1930. Il rédige en mai 1914 un article intéressant car unique en son genre sur « Le Giolittisme et les partis politiques en Italie ».
- **Albert Dauzat** (1877-1955) : Fils d'un agrégé de mathématiques, historien de formation et maître de conférences à l'École pratique des Hautes études, auteur en 1909 d'un livre sur *L'Italie nouvelle*. Spécialiste d'onomastique et de toponymie, il consacre en 1909 un article à « La langue française en Italie ».

III. L'Italie de la *Revue du mois*

1. *De l'Italie romantique à l'Italie contemporaine*

Ce qui frappe d'abord dans le traitement qui est fait de l'Italie par la *Revue du mois*, c'est le fait qu'au-delà de l'Italie de carte postale, et de l'Italie historique, c'est bien une Italie vivace et contemporaine qui est mise en avant. On trouve certes, des articles consacrés à l'histoire ou à l'histoire de l'art en Italie, qui mettent en avant le passé glorieux de la péninsule, rédigés essentiellement par les historiens universitaires de la Revue (Georges Bourgin, Georges Renard, Paul Van Tieghem). Mais ce qui frappe surtout dans la panoplie des articles consacrés à l'Italie dans les quatorze années d'existence de la revue, c'est la place qui est accordée à l'Italie au présent dans sa dimension culturelle, littéraire en particulier, comme politique. Ainsi, Paul Van Tieghem consacre-t-il régulièrement des chroniques aux derniers

livres et revues parus en Italie, sous le titre « lettres italiennes », qui rendent compte des parutions et de la réception des auteurs italiens. Ainsi, dans le numéro de mars 1907, il fait écho au prix Nobel attribué à Giosuè Carducci, en soulignant d'une manière révélatrice les analogies de cet auteur avec Victor Hugo dans son statut de poète nationale, et elle en profite pour regretter la méconnaissance que les Français ont de la littérature italienne contemporaine :

« La littérature d'imagination est très abondante outre-mont à l'heure actuelle, et à côté des noms familiers désormais au public français des D'Annunzio, des Fogazzaro, des Matilde Serao, des Grazia Deledda, il est bien des écrivains qui mériteraient d'être connus chez nous. »

Le même Paul Van Tieghem, dans une chronique consacrée à des comptes rendus de différentes revues généralistes italiennes, dresse le tableau suivant :

« [les articles des revues italiennes] sont généralement instructifs, documentés ils ne donnent pas toujours l'impression d'un rapport exact et parfait entre le sujet et l'exécution, d'un travail fini, que l'étoffe soit plus ou moins solide d'ailleurs et le dessin plus ou moins ingénieux. Souvent, ils sentent l'improvisation, ils paraissent plus causés qu'écrits. Nisard, dit-on, montrant à un visiteur les épreuves qu'il achevait de corriger d'un des volumes de sa Littérature française « Ça, proclamait-il, c'est des mathématiques » faisant allusion moins à la certitude de ses résultats qu'à la netteté rigoureuse de son exposition. Les articles italiens ne sont pas des mathématiques. Ils présentent rarement la valeur probante et la fermeté de lignes d'une étude mûrie, débarrassée des scories du premier jet, et vraiment achevée. »

On trouve également dans la *Revue du mois* un intérêt réel quoique plus occasionnel pour les questions de politique intérieure italienne, qu'il s'agisse de l'histoire récente ou de la vie parlementaire italienne. Le Risorgimento, et les liens entre le réveil national et une forme de renaissance culturelle sont particulièrement mis en avant. En témoigne l'intérêt pour des poètes comme Leopardi ou Carducci, qui bénéficient chacun d'un article complet de Paul Van Tieghem qui les cite également dans ses chroniques, ou encore Gabriele D'Annunzio qui est mis à l'honneur dès 1907 dans un article du même auteur.

Les questions politiques apparaissent essentiellement dans deux articles directement consacrés à la vie politique du pays :

- Une chronique de Félicien Challaye consacrée à « La vie internationale : L'Église et l'État : les idées de M. Luzzati », en mai 1910 qui témoigne d'un intérêt réel pour la façon dont le gouvernement italien organise ses rapports avec la religion, et en particulier pour le livre de Luzzati dont la traduction française vient de paraître sous le titre *Liberté de conscience, liberté de science*. Challaye souligne l'esprit de tolérance qui guide le président du Conseil italien (Luzzati), et cite abondamment les critiques que celui-ci adresse au modèle français de séparation de l'Église et de l'État, considéré comme trop agressif à l'égard de l'Église, et auquel il préfère un modèle américain.
- Un article de Jean Alazard sur « Le Giolittisme et les partis politiques en Italie » paru en mai 1914, qui dresse de cette mouvance politique un tableau assez équilibré, et qui se conclut ainsi :

« Le *giolittisme* est donc le grand mal dont souffre le Parlement italien ; et l'influence considérable de l'énergique piémontais est la caractéristique de la situation politique actuelle. Malgré une indéniable « poussée » démocratique, les élections lui ont été largement favorables. Il a auprès du parti libéral tout entier le prestige de l'homme qui, pendant près de dix ans, a travaillé mieux qu'aucun ministre depuis Cavour à grandir le prestige de son pays : il reste le maître de l'heure. Nul ministère ne pourra vivre que s'il est appuyé par lui : sa volonté toute-puissante domine l'évolution politique de l'Italie contemporaine. »

2. Les relations franco-italiennes dans la Revue

La *Revue du mois* semble s'efforce de contribuer à aplanir les malentendus entre Français et Italiens, en remettant l'Italie sur un pied d'égalité avec la France. C'est ce qui ressort assez clairement d'un extrait de la chronique « lettres italiennes » que Paul Van Tieghem publie en mai 1914 :

« On sait que l'an passé nos voisins, se méprenant sur les sentiments réels de la France, se sont plaints de notre attitude, violemment et à tous les échos. C'est dès à présent de l'histoire ancienne, heureusement. Il est fâcheux que l'opinion qui nous prêtait un dénigrement systématique et de la malveillance ait trouvé à se fonder, par exemple, sur certains ouvrages scolaires de géographie, où l'article Italie offrait une proie facile à la susceptibilité légitime de nos voisins. »

Il s'agit donc, dans une revue française assez bien diffusée en Italie, grâce notamment aux multiples efforts de Volterra pour de faire savoir aux Italiens que le regard des Français sur eux n'est pas empreint de l'arrogance qu'on leur prête parfois.

La vision des relations franco-italiennes portées par *Revue du mois* donne à l'Italie un statut triple :

- Un **espace d'expansion et de mission** : dans une vision traditionnelle française de la latinité et de la mission de la France, l'Italie apparaît d'abord comme le terrain naturel du rayonnement français. Elle est d'abord le lieu où l'on diffuse la puissance française, la culture française, la langue française... Ainsi, dans l'article qu'Albert Dauzat consacre à « la langue française en Italie » dans la livraison de mars 1909, la diffusion du français en Italie apparaît à la fois comme un objectif à poursuivre, et comme un reflet du prestige français à l'étranger. La thèse consiste en l'occurrence à affirmer que contrairement aux apparences, le français se porte au mieux en Italie, et tend à gagner les strates inférieures de la population, ainsi que le sud de la Péninsule. A contrario, la réception plutôt négative de la loi de séparation de l'Église et de l'État par Luigi Luzzati dans l'article déjà cité apparaît en négatif comme la preuve que cette loi ne sert pas le prestige de la France à l'étranger.

Cette première approche de l'Italie est la plus classique et la plus fréquent dans les revues françaises qui parlent d'Italie, ne serait-ce que parce que c'est celui qui place la France au centre, comme productrice de modèles destinés à l'exportation. Plus originale, l'idée d'une forme de réciprocité dans la diffusion des modèles, qui envisage la possibilité que la France puisse s'inspirer de modèles italiens, une idée présente par exemple dans l'article de Gian Alberto Blanc sur l'organisation de la science italienne, sur lequel on reviendra.

- Cette façon de considérer l'Italie non pas seulement comme un terrain d'expansion de la culture française, mais aussi comme une puissance à part entière débouche sur une représentation de l'Italie beaucoup plus rare, mais bien présente dans la *Revue du mois*, celle de l'Italie comme **une rivale** : ainsi, dans l'article de Pierre Denis publié en juin 1908 sur « les italiens de Tunisie », la question d'une compétition entre la France et l'Italie pour la colonisation de la Tunisie apparaît de manière à peine voilée dès les premiers mots de l'article :

« Parmi tous les problèmes qui intéressent l'avenir de la Tunisie, celui qui a le plus préoccupé l'opinion française est à coup sûr le problème du peuplement italien. La Tunisie sera-t-elle italienne ou française ? »

- Le dernier élément touche plus directement à la question des relations internationales, et consiste à faire de l'Italie **une puissance à rallier**, voire une alliée potentielle contre l'Allemagne. Les chroniques sur la situation internationale des premiers numéros de la *Revue* n'accordent pas, en général, une place très importante à l'Italie, mais lorsqu'elle est évoquée, c'est pour souligner le caractère « naturel » d'une alliance

latine contre l'alliance contre-nature qu'est la triplice. Cependant, ce n'est qu'après la guerre que l'importance de l'Italie, que Borel n'a cessé de plaider dans ses correspondances avec Volterra (*cf.* livre) apparaît de manière explicite et argumentée dans une chronique de Georges Bourgin sur « les sacrifices de l'Italie pendant la guerre », qui paraît en janvier 1921.

3. *Italie artistique, Italie scientifique*

En guise de conclusion, et pour revenir au plus près du thème qui nous réunit aujourd'hui, le dernier point qu'il convient de souligner sur l'image de l'Italie véhiculée par la *Revue du mois*, c'est le constat qu'au-delà des arts et de la littérature présents et passés, la revue met nettement en valeur la nouvelle Italie scientifique, et constitue un relais non négligeable des efforts de Volterra pour faire reconnaître à l'étranger la valeur de la science italienne. La personnalité de Volterra et son réseau y sont naturellement pour beaucoup. Ainsi Volterra prend-il soin lui-même, dans la livraison 1907, d'annoncer la tenue de la première réunion de la SIPS dans des termes qui rappellent largement son discours prononcé devant le Congrès des naturalistes italiens de Milan en 1906. Puis l'article de Gian Alberto Blanc sur « l'organisation de la science italienne », qui reprend largement le contenu du discours d'ouverture du Congrès de la SIPS par Volterra, vient confirmer cette volonté de faire connaître, par le biais d'une revue française et amie, le réveil scientifique italien dont Volterra est porteur.

Mais cette reconnaissance des mérites de l'Italie dans le domaine scientifique ne se limite pas aux seuls auteurs italiens du réseau Volterra. Et en 1908, après le Congrès international des mathématiciens tenu à Rome, c'est Borel lui-même qui prend la plume pour se féliciter de la qualité de l'organisation, et des mathématiques italiennes.

De ces indices, modestes mais significatifs, il ressort que la *Revue du mois* est un relais des efforts de Volterra pour faire rayonner en Europe les acquis de la science italienne, et que de ce point de vue, l'Italie apparaît davantage en valeur que l'ensemble des autres nations dont les résultats scientifiques sont rarement mis en avant.